

A contretemps

**Charles Péguy, posté « à l'arrière-garde »
(*Notre jeunesse*, 1910)**



Bernard Lazare, avant 1899 (Louis Forest, *Les Défenseurs de la justice. Affaire Dreyfus. 150 portraits*, Paris, Stock, 1899)

L'homme en toutes lettres
Cycle de conférences littéraires à Sainte Marie de Neuilly
24 Bd Victor Hugo - Neuilly Sur Seine

Repères chronologiques sur l'affaire Dreyfus

- 25 septembre 1894 : arrivée du « bordereau » à la Section de statistique.
- 9-22 décembre 1894 : procès Dreyfus devant le Conseil de guerre de Paris. Reconnu coupable de trahison.
- 5 janvier 1895 : dégradation de Dreyfus à l'École militaire, puis déportation à l'île du Diable le 17 janvier.
- Mars 1896 : Enquête du lieutenant-colonel Picquart sur Esterhazy. A partir d'octobre, Picquart est écarté par sa hiérarchie.
- 6 novembre 1896 : publication à Bruxelles d'*Une erreur judiciaire* de Bernard Lazare.
- 15 novembre 1897 : Matthieu Dreyfus dénonce Esterhazy
- 13 janvier 1898 : « *J'accuse !* » de Zola dans *L'Aurore*
- 7-3 février 1898 : premier procès Zola, condamné au maximum. Le procès est annulé par la cour de Cassation le 2 avril 1898.
- 7 août-9 septembre 1899 : procès de Rennes. Dreyfus est reconnu coupable avec les circonstances atténuantes. Le 19 septembre, une grâce présidentielle est accordée à Dreyfus, libre.
- 27 décembre 1900 : loi d'amnistie.
- 6-7 avril 1903 : discours de Jaurès à la Chambre des députés. « reprise » de l'affaire.
- 1^{er} septembre 1903 : mort de Bernard Lazare.
- 25 décembre 1903 : le gouvernement saisit la Cour de cassation de l'arrêt du procès de Rennes.
- 12 juillet 1906 : la Cour de cassation réhabilite le capitaine Dreyfus.
- 13 juillet 1906 : lois réintégrant Dreyfus et Picquart dans l'armée.

Notre jeunesse (Cahiers de la quinzaine, XI-12, 17 juillet 1910)

▪ **Texte 1 : « nous sommes l'arrière-garde »**

Je veux dire très exactement ceci : nous ne savons pas encore si nos enfants renoueront le fil de la tradition, de la conversation républicaine, si se joignant à nous par-dessus la génération intermédiaire ils maintiendront, ils retrouveront le sens et l'instinct de la mystique républicaine. Ce que nous savons, ce que nous voyons, ce

que nous connaissons de toute certitude, c'est que pour l'instant nous sommes l'arrière-garde.

Pourquoi le nier. Toute la génération intermédiaire a perdu le sens républicain, le goût de la République, l'instinct, plus sûr que toute connaissance, l'instinct de la mystique républicaine. Elle est devenue totalement étrangère à cette mystique. La génération intermédiaire, et ça fait vingt ans.

Vingt-cinq ans d'âge et au moins vingt ans de durée.

Nous sommes l'arrière-garde ; et non seulement une arrière-garde, mais une arrière-garde un peu isolée, quelquefois presque abandonnée. Une troupe en l'air. Nous sommes presque des spécimens. Nous allons être, nous-mêmes nous allons être des archives, des archives et des tables, des fossiles, des témoins, des survivants de ces âges historiques. Des tables que l'on consultera.

Nous sommes extrêmement mal situés. Dans la chronologie. Dans la succession des générations. Nous sommes une arrière-garde mal liée, non liée au gros de la troupe, aux générations antiques. Nous sommes la dernière des générations qui ont la mystique républicaine. Et notre affaire Dreyfus aura été la dernière des opérations de la mystique républicaine.

Nous sommes les derniers. Presque les après-derniers. Aussitôt après nous commence un autre âge, un tout autre monde, le monde de ceux qui ne croient plus à rien, qui s'en font gloire et orgueil.

Aussitôt après nous commence le monde que nous avons nommé, que nous ne cesserons pas de nommer le monde moderne. Le monde qui fait le malin. Le monde des intelligents, des avancés, de ceux qui savent, de ceux à qui on n'en remontre pas, de ceux à qui on n'en fait pas accroire. Le monde de ceux à qui on n'a plus rien à apprendre. Le monde de ceux qui font le malin. Le monde de ceux qui ne sont pas des dupes, des imbéciles. Comme nous. *C'est-à-dire* : le monde de ceux qui ne croient à rien, pas même à l'athéisme, qui ne se dévouent, qui ne se sacrifient à rien. *Exactement* : le monde de ceux qui n'ont pas de mystique. Et qui s'en vantent.

(p. 433-434)

▪ Texte 2 : tombeau de Bernard-Lazare (1) – le regard

Je vois encore sur moi son regard de myope, si intelligent et ensemble si bon, d'une si invincible, si intelligente, si éclairée, si éclairante, si lumineuse douceur, d'une si inlassable, si renseignée, si

éclairée, si désabusée, si incurable bonté. Parce qu'un homme porte un binocle bien planté sur un nez gras barrant, vitrant deux bons gros yeux de myope, le moderne ne sait pas reconnaître, il ne sait pas voir le regard, le feu allumé il y a cinquante siècles. Mais moi je l'ai approché. Seul j'ai vécu dans son intimité et dans sa confiance. Il fallait écouter, il fallait voir cet homme qui naturellement se croyait un moderne. Il fallait regarder ce regard, il fallait entendre cette voix. Naturellement il était très sincèrement athée. Ce n'était pas alors la métaphysique dominante seulement, c'était la métaphysique ambiante, celle que l'on respirait, une sorte de métaphysique climatérique, atmosphérique ; qui allait de soi, comme d'être bien élevé ; et en outre il était entendu, positivement, scientifiquement, victorieusement, que ce n'était pas, qu'elle n'était pas une métaphysique ; il était positiviste, scientificiste, intellectuel, moderne, enfin tout ce qu'il faut ; surtout il ne voulait pas entendre parler de métaphysique(s). Un de ses arguments favoris, celui qu'il me servait toujours, était qu'Israël étant de tous les peuples celui qui croyait le moins en Dieu, c'était évidemment celui qu'il serait le plus facile de débarrasser des anciennes superstitions ; et ainsi ce serait celui qui montrerait la route aux autres. L'excellence des Juifs était selon lui, venait de ce qu'ils étaient comme d'avance les plus libres penseurs. Même avec un trait d'union. Et là-dessous, et là-dedans un cœur qui battait à tous les échos du monde, un homme qui sautait sur un journal et qui sur les quatre pages, sur les six, huit, sur les douze pages d'un seul regard comme la foudre saisissait une ligne et dans cette ligne il y avait le mot Juif, un être qui rougissait, palissait, un vieux journaliste, un routier du journal(isme) qui blêmissait sur un écho qu'il trouvait dans ce journal, sur un morceau d'article, sur un filet, sur une dépêche, et dans cet écho, dans ce journal, dans ce morceau d'article, dans ce filet, dans cette dépêche il y avait le mot Juif ; un cœur qui saignait dans tous les ghettos du monde, et peut-être encore plus dans les ghettos rompus, dans les ghettos diffus, comme Paris, que dans les ghettos conclus, dans les ghettos forclus ; un cœur qui saignait en Roumanie et en Turquie, en Russie et en Algérie, en Amérique et en Hongrie partout où le Juif est persécuté, c'est-à-dire, en un certain sens, partout ; un cœur qui saignait en Orient et en Occident, dans l'Islam et en Chrétienté ; un cœur qui saignait en Judée même, et un homme en même temps qui plaisantait les Sionistes ; ainsi est le juif ; un tremblement de colère, et c'était pour quelque injure subie dans la vallée du Dniepr. Aussi ce que nos Puissances ne voulaient pas voir,

qu'il fût le prophète, le juif, le chef, — le dernier colporteur juif le savait, le voyait, le plus misérable juif de Roumanie. Un tremblement, une vibration perpétuelle. Tout ce qu'il faut pour mourir à quarante ans. Pas un muscle, pas un nerf qui ne fût tendu pour une mission secrète, perpétuellement vibré pour la mission. Jamais homme ne se tint à ce point chef de sa race et de son peuple, responsable pour sa race et pour son peuple. Un être perpétuellement tendu. Une arrière-tension, une sous-tension inexpiable. Pas un sentiment, pas une pensée, pas l'ombre d'une passion qui ne fût tendue, qui ne fût commandée par un commandement vieux de cinquante siècles, par le commandement tombé il y a cinquante siècles ; toute une race, tout un monde sur les épaules, une race, un monde de cinquante siècles sur les épaules voûtées ; sur les épaules rondes, sur les épaules lourdes ; un cœur dévoré de feu, du feu de sa race, consumé du feu de son peuple ; le feu au cœur, une tête ardente, *et le charbon ardent sur la lèvre prophète*¹.

[...] cette mystique dont nous parlons, nous ne l'inventons pas aujourd'hui pour les besoins de la cause, nous ne l'improvisons pas aujourd'hui. Elle fut pendant dix et quinze ans la mystique même de ces cahiers en toutes ces matières et nous l'avons assez souvent manifestée. La seule différence qu'il y avait, c'est que masqués par les politiciens nos cahiers ne parvenaient point alors auprès du grand public et qu'aujourd'hui, dans le désarroi des politiciens, et sans doute pour une autre cause, et au moins même pour deux, ils y parviennent.

La seule différence qu'il y a, c'est qu'on ne nous lisait point ; et que l'on commence à nous lire.

Et d'autre part il est certain que nous sommes les seuls, qu'il n'y a que nous qui depuis quinze ans ayons tenu rigoureusement, impeccablement, infailliblement cette mystique. Là était notre force. Et aujourd'hui, obscure avec nous, ignorée avec nous, conservée avec nous, par nos soins, aujourd'hui par nos soins, avec nous cette mystique naturellement apparaît.

(p. 487-489, extraits)

¹ « Plus de charbon ardent sur la lèvre-prophète », Leconte de Lisle, *Poèmes antiques*, « *Dies irae* », v. 61.

▪ **Texte 3 : tombeau de Bernard-Lazare (2) – la chambre mortuaire**

Je dirai sa mort, et sa longue et sa cruelle maladie, et tout le lent et si prompt acheminement de sa mort. Cette sorte de maladie féroce. Comme acharnée. Comme fanatique. Comme elle-même forcenée. Comme lui. Comme nous. Je ne sais rien de si poignant, de si saisissant, je ne connais rien d'aussi tragique que cet homme qui se roidissant de tout ce qui lui restait de force se mettait en travers de son parti victorieux. Qui dans un effort désespéré, où il se brisait lui-même, essayait, entreprenait de remonter cet élan, cette vague, ce terrible élan, l'insurmontable élan de la victoire et des abus, de l'abus de la victoire. Le seul élan qu'on ne remontera jamais. L'insurmontable élan de la victoire acquise. De la victoire faite. De l'entraînement de la victoire. L'insurmontable, le mécanique, l'automatique élan du jeu même de la victoire. Je le revois encore dans son lit. Cet athée, ce professionnellement athée, cet officiellement athée en qui retentissait, avec une force, avec une douceur incroyable, la parole éternelle ; avec une force éternelle ; avec une douceur éternelle ; que je n'ai jamais retrouvée égale nulle part ailleurs. J'ai encore sur moi, dans mes yeux, l'éternelle bonté de ce regard infiniment doux, cette bonté non pas lancée, mais posée, renseignée. Infiniment désabusée ; infiniment renseignée ; infiniment insurmontable elle-même. Je le vois encore dans son lit, cet athée ruisselant de la parole de Dieu. Dans la mort même tout le poids de son peuple lui pesait aux épaules. Il ne fallait point dire qu'il n'en était point responsable. Je n'ai jamais vu un homme ainsi chargé, aussi chargé d'une charge, d'une responsabilité éternelle. Comme nous sommes, comme nous nous sentons chargés de nos enfants, de nos propres enfants dans notre propre famille, tout autant, exactement autant, exactement ainsi il se sentait chargé de son peuple. Dans les souffrances les plus atroces il n'avait qu'un souci : que ses Juifs de Roumanie ne fussent point omis artificieusement, pour faire réussir le mouvement, dans ce mouvement de réprobation que quelques publicistes européens entreprenaient alors contre les excès des persécutions orientales. Je le vois dans son lit.

[...]

Je revois encore cette grande chambre, rue de Florence, 5, (ou 7) rue de Florence, la chambre du lit, la chambre de souffrance, la chambre de couchée, la chambre d'héroïsme, (la chambre de sainteté), la chambre mortuaire. La chambre du lit d'où il ne se releva point. L'ai-je

donc tant oublié moi-même que ce 5, (ou ce 7), ne réponde plus mécaniquement à l'appel de ma mémoire, que ce 5 et ce 7 se battent comme des chiffonniers dans le magasin de ma mémoire, que chacun s'essaye et fasse valoir ses titres. Et pourtant j'y suis allé. Et nous disions familièrement entre nous : Est-ce que tu es allé rue de Florence. Dans la grande chambre rectangulaire, je vois le grand lit rectangulaire. Une, ou deux, ou trois grandes fenêtres rectangulaires donnaient de grand jours de gauche obliques rectangulaires ; tombant, descendant lentement ; lentement penchés. Le lit venait du fond, non pas du fond opposé aux fenêtres où étaient les portes, et, je pense, les corridors, mais du fond qu'on avait devant soi quand on avait les fenêtres à gauche. De ce fond le lit venait bien au milieu, bien carrément, la tête au fond, jointe le fond, les pieds vers le milieu de la chambre. Lui-même juste au milieu de son lit, sur le dos, symétrique, comme l'axe de son lit, comme un axe d'équité. Les deux bras bien à gauche et à droite. C'étaient dans les derniers temps. La maladie approchait de sa consommation.

(p. 502)

▪ **Texte 4 : tombeau de Bernard-Lazare (3) – le défenseur oublié**

On parlait alors de *recommencer* l'affaire Dreyfus, de *repandre* l'affaire Dreyfus. Il faut se rappeler qu'entre l'affaire Dreyfus elle-même et la deuxième affaire Dreyfus il y eut un long temps de calme plat, du silence, d'une solitude totale. On ne savait pas alors, du tout, pendant tout ce temps, si l'affaire recommencerait ; jamais. Mieux eût valu qu'elle ne recommençât point. Nous n'eussions point été acquittés par la Cour de Cassation. Mais nous demeurions ce que nous étions, nous demeurions purs devant le pays et devant l'histoire. Mais tout pantelants de cette grande Affaire, de cette première grande histoire, tout suants et tout bouillants de la bataille, tout déconcertés du repos, du calme, du plat, de la paix fourrée, du repos louche, du traité louche, de l'inaction, de la paix des dupes, tout anxieux de n'avoir point obtenu, atteint tous les résultats temporels que nous espérions, que nous attendions, que nous escomptions, de n'avoir point réalisé le royaume de la justice sur la terre et le royaume de la vérité, tout anxieux surtout de voir notre mystique nous échapper, nous ne pensions dans le secret de nos cœurs qu'à une reprise de l'affaire, à ce que nous nommions entre nous, comme des conjurés, la *reprise*. Nous ne prévoyions pas, hélas, que cette reprise n'en serait que la plus basse dégradation, un détournement total, un détournement grossier de la mystique en

politique. Nous en parlions. Lui, dans son lit, m'en parlait doucement. Je vis rapidement qu'il m'en parlait comme d'une conjuration, mais comme d'une conjuration étrangère, à laquelle il demeurerait étranger. De gré, de force ? Je lui dis : Mais enfin qu'est-ce qu'ils vont faire. Ils ne vous ont donc pas demandé conseil ? Il me répondit doucement : *Ils ont préféré s'adresser à Jaurès. Ils sont si contents de faire quelque chose sans moi.*

Ils, c'était tout, c'étaient tous les autres, c'était Dreyfus qu'il aimait comme un jeune frère.

(p. 506-507)

▪ **Texte 5 : Bernard-Lazare contre l'anticléricalisme des radicaux**

*Quand Jaurès, écrivait Bernard-Lazare, se présente devant nous pour soutenir une œuvre qu'il approuve, à laquelle il veut collaborer, il doit, parce qu'il est Jaurès, parce qu'il a été notre compagnon dans une bataille qui n'est pas finie, nous donner d'autres raisons que des raisons théologiques. (Il voyait très nettement combien il y avait de théologie grossière dans Jaurès, dans toute cette mentalité moderne, dans ce radicalisme politique et parlementaire, dans cette pseudométagphysique, dans cette pseudophilosophie, dans cette sociologie.) Or c'est une raison théologique que de nous dire : « (Ici je préviens que c'est du Jaurès, cité par Bernard-Lazare) : « Il y a des crimes politiques et sociaux qui se payent, et le grand crime collectif commis par l'Eglise contre la vérité, contre l'humanité, contre le droit et contre la République, va enfin recevoir son juste salaire. Ce n'est pas en vain qu'elle a révolté les consciences par sa complicité avec le faux, le parjure et la trahison. » (Fin du Jaurès, de la citation de Jaurès. Bernard-Lazare disait plus simplement : *On ne peut pas embêter des hommes parce qu'ils font leur prière.* Il les avait, celui-là, les mœurs de la liberté. Il avait la liberté dans la peau ; dans la moelle et dans le sang ; dans les vertèbres. Non point, non plus, une liberté intellectuelle et conceptuelle, une liberté livresque, une liberté toute faite, une liberté de bibliothèque. Une liberté d'enregistrement. Mais une liberté, aussi, de source, une liberté toute organique et vivante.*

(p. 516)

▪ Texte 6 : la politique de Jaurès

Ainsi parle Jaurès. Deuxièmement, dit-il, si je suis resté avec Hervé, c'est précisément pour l'affaiblir, pour l'énerver, pour lui oblitérer sa virulence. C'est ma méthode. Quand je vois une doctrine, un parti, devenir pernicieux, dangereux, autant que possible je m'en mets. Mais généralement comme j'en suis j'y reste. Mais alors j'y reste complaisamment. J'adhère. Je m'y colle. Je parle. Je parle. Je suis éloquent. Je suis orateur. Je suis oratoire. Je redonde. J'inonde. Je reçois précisément ces coups de pied au quelque part que fort ingratement vous me reprochez. (Pourquoi me les reprochez-vous, vous à moi, puisque moi je ne les reproche pas à ceux qui me les donnent). Mais ces coups de pied, ça n'empêche pas de parler au contraire. Ça lance pour parler. Enfin bref, ou plutôt long, après un certain temps de cet exercice, (et je ne parle pas seulement, j'agis en outre, j'agis en dessous), (j'excelle dans le travail des commissions, dans les (petits) complots, dans les combinaisons, dans le jeu des ordres du jour, dans les petites manigances, dans les commissions et compromissions et ententes, dans tout le travail souterrain, sous la main, sous le manteau. Dans le jeu, dans l'invention des majorités, factices ; faites, obtenues par un savant compartimentage des scrutins. Dans tout ce qui est le petit et le grand mécanisme politique et parlementaire.) enfin, au bout d'un certain temps de cet exercice il n'y a plus de programme, il n'y a plus de principe, il n'y a plus de parti, il n'y a plus rien, il n'y a plus aucune de ces virulences. Quand je me suis bien collé à eux pendant un certain temps, supportant pour cela les avanies qu'il faut, quand je suis resté dans un parti pendant un certain temps, pendant le temps voulu, au bout de ce temps on voit, on s'aperçoit, tout le monde comprend que je les ai trahis. Comprenez-vous enfin, gros bête, me dit-il me poussant du coude.

Quand je suis, quand je me mets dans un parti, ça se connaît tout de suite, presque tout de suite, à ce que c'est un parti qui devient malade. Quand je me mets quelque part, ça se voit, ça se reconnaît à ce que ça va mal. Ça ne marche plus. Quand je me mets dans une idée, elle devient véreuse.

Je l'ai fait au dreyfusisme ; je l'avais fait et je l'ai fait au socialisme ; je l'ai fait et je le fais à l'hervéisme ; je l'ai fait et je le fais au syndicalisme. C'est encore le radicalisme que j'ai trahi le moins. Il n'y a que le combisme que je n'ai jamais pas trahi du tout.

▪ Texte 7 : Dreyfus, indigne de son investiture

Victime malgré lui, héros malgré lui, martyr malgré lui. Glorieux malgré lui il a trahi sa gloire. Là est la fatalité. *Invitus invitam adeptus gloriam*. Parce qu'il était devenu capitaine, parce qu'il était entré dans les capitaines, parce qu'il était entré dans les bureaux de l'État-Major cet homme fut contraint de revêtir une charge, une gloire inattendue, une charge, une gloire inexpiable. Mystérieuse destination du peuple d'Israël. Tant d'autres, qui voudraient la gloire, sont forcés de se tenir tranquilles. Et lui, qui voudrait bien se tenir tranquille, il est forcé à la vocation, il est forcé à la charge, il est forcé à la gloire. Là est sa fatalité même. Voilà un homme qui était capitaine. Il pensait monter colonel ou peut-être général. Il est monté Dreyfus. Comment voulez-vous qu'il s'y reconnaisse. Il fallait pourtant qu'il s'y reconnût, il devait pourtant s'y reconnaître. On l'a improvisé pilote, gouverneur, *gubernator* d'un énorme bateau qu'il n'a pas su conduire, qu'il n'a pas su gouverner. Et pourtant il en est responsable. Là est la fatalité. Là est la mystérieuse destination d'Israël. Brusquement revêtu, revêtu malgré lui d'une énorme magistrature, d'une magistrature capitale, de la magistrature de victime, de la magistrature de héros, de la magistrature de martyr il s'en est lamentablement tiré. Et ce qu'il y a de fatal, ce qu'il y a de douloureux, ce qu'il y a de tragique, c'est que nous ne pouvons pas ne pas lui en demander compte.

Celui qui est désigné doit marcher. Celui qui est appelé doit répondre. C'est la loi, c'est la règle, c'est le niveau des vies héroïques, c'est le niveau des vies de sainteté. Investi victime malgré lui, investi héros malgré lui, investi victime malgré lui, investi martyr malgré lui il fut indigne de cette triple investiture. Historiquement, réellement indigne. Insuffisant ; au-dessous ; incapable. Impéritie et incurie. Incapacité profonde. Indigne de ce triple sacre, de cette triple magistrature. Et ce qu'il y a de pire, ce qu'il y a de fatal, ce qu'il y a de plus tragique, c'est qu'à moins d'entrer dans son crime et sous peine de participer de son indignité, de cette indignité même nous ne pouvons pas ne pas lui en demander compte. Quiconque a eu le monde en main, est responsable du monde. Nous ne pouvons pas entrer dans son jeu. Nous n'avons pas le droit d'entrer dans ses raisons, fussent-elles légitimes ; privément légitimes. Et c'est surtout si elles sont légitimes qu'il faut nous en défier. Car elles nous tenteraient. Nous devons tout oublier, le bien que nous savons de lui, l'affection que nous aurions

pour lui, que nous serions tentés d'avoir pour lui, la touchante, la paternelle affection de ce vieil homme pour lui ; de ce vieil homme que lui-même nous respectons tant, que nous aimons tant. Nous *devons* tout oublier et nous ne pouvons que lui demander compte. Compte de cette immense bataille qu'il a perdue.

(p. 567-568)

▪ **Texte 8 : « nous voulons avoir été grands »**

Mais dans cette misère même, et à cause de cette misère même, nous voulons avoir été grands, nous voulons avoir été très grands. Justement parce que nous n'aurons jamais une inscription historique. Si nous avons comme tant d'autres une inscription historique, si nous avons comme quelques-uns une grande inscription historique, si seulement nous avons une inscription historique assez mesurée à notre effort, à notre intention, à ce que nous fûmes en réalité, alors nous saurions la payer le prix, alors nous aurions mauvaise grâce à insister sur la considération qui nous est due. Nous sommes si attachés, nous mettons un tel prix à l'enregistrement historique dans la mémoire temporelle de l'humanité que la considération de l'histoire nous dispenserait de toute autre considération. Et nous y gagnerions encore. Nous croirions encore y gagner. Mais justement parce que nous sommes pauvres, pauvres de biens et pauvres d'histoire, justement parce que nous avons sur nous le mépris et la méconnaissance des riches, et de cette grande riche d'histoire, il faut qu'il soit bien entendu pour nous et entre nous que nous savons que nous fûmes très grands. Nous pouvons ne pas le dire aux autres, nous savons que les autres, s'ils veulent, n'ont pas à s'occuper de nous, nous pouvons ne pas le dire à l'histoire, nous savons que l'histoire, si elle veut, n'a pas à s'occuper de nous. Mais si nous ne le disons pas entre nous, et dans le secret de nos propos, c'est parce qu'il est bien entendu que nous le savons. Et surtout nous n'avons pas à dire le contraire et aux autres et à l'histoire.

Nous voulons bien avoir été bernés, mais nous voulons avoir été grands.

(p. 572)

Lectures, pour approfondir

Pour lire *Notre Jeunesse* :

Deux excellentes éditions récentes.

L'édition érudite de la Bibliothèque de la Pléiade : *Œuvres en prose complètes*, présentée, établie et annotée par Robert Burac. *Notre Jeunesse* est publié dans le tome III, Paris, Gallimard, 1992.

Une édition grand public, qui cherche à rendre plus accessible les textes en prose de Péguy : *Mystique et Politique*, éd. Alexandre de Vitry, préface d'Antoine Compagnon, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2015. Les textes cités dans ce livret renvoient à cette édition.

Quelques références critiques :

BERNON-BRULEY Pauline, « Le portrait de Bernard-Lazare dans *Notre jeunesse* (une oraison funèbre moderne) », *L'amitié Charles Péguy*, n° 126, avril-juin 2009.

COMPAGNON Antoine, *Les Antimodernes. De Joseph de Maistre à Roland Barthes*, Gallimard, « Folio Essais », 2016.

RIQUIER Camille, *Philosophie de Péguy. Ou les mémoires d'un imbécile*, Paris, Presses Universitaires de France, 2017.

VITRY Alexandre de, *Conspirations d'un solitaire : l'individualisme civique de Charles Péguy*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Essais », 2015.

— « Politique de l'intenable. La "situation" selon Péguy », *Europe*, n° 1024-1025, dir. Jérôme Roger, août 2014, p. 61-71.

— « La mystique de Charles Péguy et notre politique », *Commentaire*, n° 153, 2016, n°1, p. 21-28.

Prochaine conférence

Mardi 23 mai

« Fourvoyé dans les passés simples » :

Pierre Michon, *Vies minuscules*